

Le masque à gaz

1915 voit l'expérimentation de deux armes nouvelles redevables de la technique allemande : le lance-flammes inauguré à Malancourt en Argonne le 26 février et les gaz d'abord essayés à Bolymov sur le front russe puis le 22 avril sur le front occidental à Steenstrad et Langemark dans le secteur d'Ypres.

Les objets en eux-mêmes...

- 1 - Comresse Type C1 avec son étui, France, juillet 1915
- 2 - Comresse Type C3 et son étui, France, juillet 1915
- 3 - Lunettes de protection, France, 1915
- 4 - Lunettes Tambuté, France, 1915
- 5 - Masque TNH, France, novembre 1915 - avril 1916
- 6 - Cagoule non règlementaire en caoutchouc, France
- 7 - Cagoule 1^{er} type, France, juillet 1915 - février 1916
- 8 - Cagoule Hypo Modèle PH, Grande-Bretagne, mai 1915
- 9 - Masque M2, France, 1916
- 10 - *Small box respirator*, Grande-Bretagne, 1916
- 11 - *Gummimaske*, Allemagne, automne 1915
- 12 - Appareil Normal de Respiration modèle 1917, France



1 Vitrine avec masques © Musée de l'Armée.

Cet ensemble de protections contre les gaz françaises, anglaises et allemandes illustre les trois générations de matériels employés ; les premières compresses, associées aux lunettes (1 à 4), les masques et cagoules (5 à 9), et enfin les masques « modernes » (10 à 12) utilisant une « cartouche filtrante ».

Face aux premiers gaz tel le chlore, employé à Ypres en avril 1915, la priorité est de protéger les voies respiratoires : on conçoit et distribue rapidement des compresses qui s'attachent devant la bouche et le nez. Celles-ci sont imbibées de produits neutralisant les effets des gaz, qui évoluent rapidement ; à la C1 (1) succèdent rapidement la C2 et la C3 (2). Les soldats les portent avec des lunettes (3 et 4) pour contrer les effets lacrymogènes.

Ces dispositifs de compresses et de lunettes sont néanmoins longs à attacher ; les lunettes souffrent du manque d'étanchéité ou de la buée qui rend la vision impossible. Le masque TNH (5) est plus rapide à mettre en place mais ne résout pas tous ces problèmes. Les cagoules (6, 7 et 8) sont plus pratiques et efficaces, mais étouffent leur porteur ; en sus, elles ne suivent pas le mouvement de la tête et réduisent énormément le champ de vision ; seule la cagoule « Hypo » anglaise (8) est satisfaisante.

Le masque M2 (9), très efficace, était lui aussi pénible à porter, le soldat devant inspirer et expirer au travers de compresses épaisses. Face à ces défauts et à la multiplication des types de gaz, on développe des masques couvrant le visage, dotés d'une cartouche filtrante en tôle contenant des produits neutralisant les gaz, et des filtres, notamment à base de charbon actif.

Le *Gummimaske* allemand (11) est le premier à employer ce système dès 1915, suivi du *Small Box respirator* anglais (10) et l'ANR français (12). Ceux-ci sont plus commodes et plus efficaces. Suffisants contre la majorité des gaz, ils ne permettent pas, néanmoins, de se préserver de l'Ypérite, introduite le 12 juillet 1917, qui attaque et pénètre la peau, reste peu détectable et persiste parfois plusieurs jours sur le terrain.

Les objets nous racontent...

La première utilisation de gaz au combat est une initiative allemande. La chimie est un domaine d'excellence de la recherche et de l'industrie allemande ; elle s'appuie sur une production houillère en constante augmentation depuis 1871. Le gaz asphyxiant utilisé en avril 1915 est à base de chlore. Cet après-midi du 22 avril, à 17 heures, les poilus voient s'élever des tranchées allemandes, d'étranges nuages verdâtres ; ils pensent un instant que la tranchée allemande est en feu mais au lieu de s'élever, ces nuages glissent lentement en tourbillonnant au ras du sol pour former une grande nappe blanche qu'un vent léger pousse vers les Français. La vague, en abordant la tranchée française, répand une forte odeur de javel et tous les occupants sont saisis par un mal extraordinaire qui bloque la respiration, provoque la nausée et fait défaillir. En trois quarts d'heure, sur six kilomètres de front, cette attaque coûte 5 000 morts, 15 000 intoxiqués ou blessés. Ce gaz doit être inhalé pour produire son effet ; de plus, il est fugace et se dissipe rapidement ; l'emploi d'un masque à gaz se révèle donc assez efficace pour s'en protéger.

En 1916, la méthode de dispersion des gaz de combat est améliorée par l'utilisation de l'obus chimique.

En 1917, un nouveau gaz est employé par les Allemands, toujours aux alentours d'Ypres (qui a donné son nom au gaz Ypérite). Ce gaz ne se détecte qu'à sa légère odeur de moutarde. Il est moins volatil, imprègne les vêtements, et n'est pas éliminé par l'eau. Toutes ces caractéristiques le rendent beaucoup plus dangereux. « Le gaz moutarde » attaque la peau, les muqueuses, notamment des poumons. Les parades sont plus difficiles à trouver.

On peut dire, aujourd'hui, que les Allemands ont très tôt compris et mis en œuvre le concept de guerre « totale » : toutes les innovations de la recherche et de l'industrie civiles sont mises au service de la guerre. La propagande française a considéré que les Allemands menaient ainsi une guerre déloyale et inhumaine mais les Français ne tarderont d'ailleurs pas à utiliser, eux aussi, les gaz de combat.

Des récits français et allemands décrivent le sort des soldats pris par une nappe de gaz.

« Ces premières minutes avec le masque à gaz décident de la vie ou de la mort, le tout est de savoir s'il est imperméable. J'évoque les terribles images de l'hôpital, les gazés qui crachent par morceaux leurs poumons brûlés. Avec précaution, je respire la bouche pressée contre le tampon »

Erich-Maria Remarque, *À l'ouest, rien de nouveau*

La diffusion de l'alerte utilise toute une gamme d'instruments sonores, comme le klaxon, la cloche ou le gong pour avertir du danger. Les gaz, répandus par vagues, n'ont pas toujours eu l'efficacité militaire escomptée ; en effet le nuage, poussé par le vent, peut se retourner contre ses utilisateurs. On allumait, alors, de grands feux pour chauffer l'air et tenter ainsi de repousser les nappes.

Sur le front occidental, 20 000 soldats environ périrent du fait des gaz (O. LEPIC, in *Inventaire de la Grande Guerre*, Universalis, 2005). Si cette arme tue relativement peu, elle met un nombre considérable de soldats hors combat. Elle blesse, mutile et brise le moral. Les soldats en conservent des séquelles physiques (poumons brûlés, visage rongé) et psychologiques le reste de leur vie.

Le traumatisme causé par cette arme a été si profond que son utilisation est interdite en 1925 par le protocole de Genève qui codifie les « règles » de la guerre. Pendant la seconde guerre mondiale, au cours de laquelle bien d'autres atrocités ont été commises, les gaz n'ont pas été utilisés sur les champs de bataille d'Europe occidentale.

